



Aventures en terre



aborigène

Aventures en terre aborigène

texte **Bernard Devaux**

photos **Franck Bonin, Bernard Devaux, Ben Corey**

Après les pluies, l'avion est le seul moyen de transport qui permet d'atteindre Nhulunbuy, à l'extrême Nord de l'Australie. La piste de 600 km qui traverse le *Top End* (nom donné à cette partie de l'Australie par les premiers pionniers, sans doute pour qualifier, par dépit, l'isolement de ce lointain territoire peuplé d'aborigènes farouches), est coupée par de nombreux torrents qui interdisent tout passage par la voie terrestre. Juste avant d'atterrir sur un tarmac de terre rougeâtre, à cause de la bauxite qui a fait la richesse de Gove, nous survolons Yirrkala, un petit village aborigène en bord de mer.

Il y a deux raisons à ne pas oublier Yirrkala. La première est que ce village est la patrie des Yolngu, les premiers aborigènes à avoir peuplé l'Australie, il y a 50.000 ans, sans doute en traversant « à pieds secs » les ponts émergés entre la Nouvelle-Guinée, la Papouasie, et ce nouveau continent. Et que les Yolngu sont les premiers utilisateurs du *molo*, nommé par la suite *didjeridoo*. Cette fameuse « trompe millénaire », construite dans une branche d'eucalyptus d'une espèce particulière, le *stringy bark* (*Eucalyptus tetradonta*), représente à la fois tout le talent musical d'un peuple, et son emblème culturel. La terre

d'Arnhem constitue donc, pour beaucoup de raisons, un lieu unique en Australie, que nous ne pouvions manquer de découvrir.

Mais ce que nous souhaitions y observer, était le lien privilégié qui pouvait exister entre les tortues et les aborigènes. Nous avons constaté, dans le Parc du Kakadu et dans différents musées présentant l'art aborigène, que les tortues au long cou étaient souvent représentées, et qu'elles avaient une grande importance dans l'art pariétal de la terre d'Arnhem. Nous savions aussi que les aborigènes consomment les tortues, et que ces animaux sont donc à la fois des animaux symboliques dans le bestiaire de ces peuples d'origine, mais également des aliments quotidiens. Nous voulions savoir si ces ramassages de tortues, cette consommation, ne mettaient pas en péril les populations de tortues. Et nous voulions mieux comprendre, en partageant la vie de ces hommes, quelle place occupaient les tortues dans ce monde fermé, farouche, introverti, des aborigènes de la terre d'Arnhem.

L'avion penche fortement sur la gauche, survole l'énorme complexe industriel de Nhulunbuy où sont traitées chaque année des millions de tonnes de bauxite,

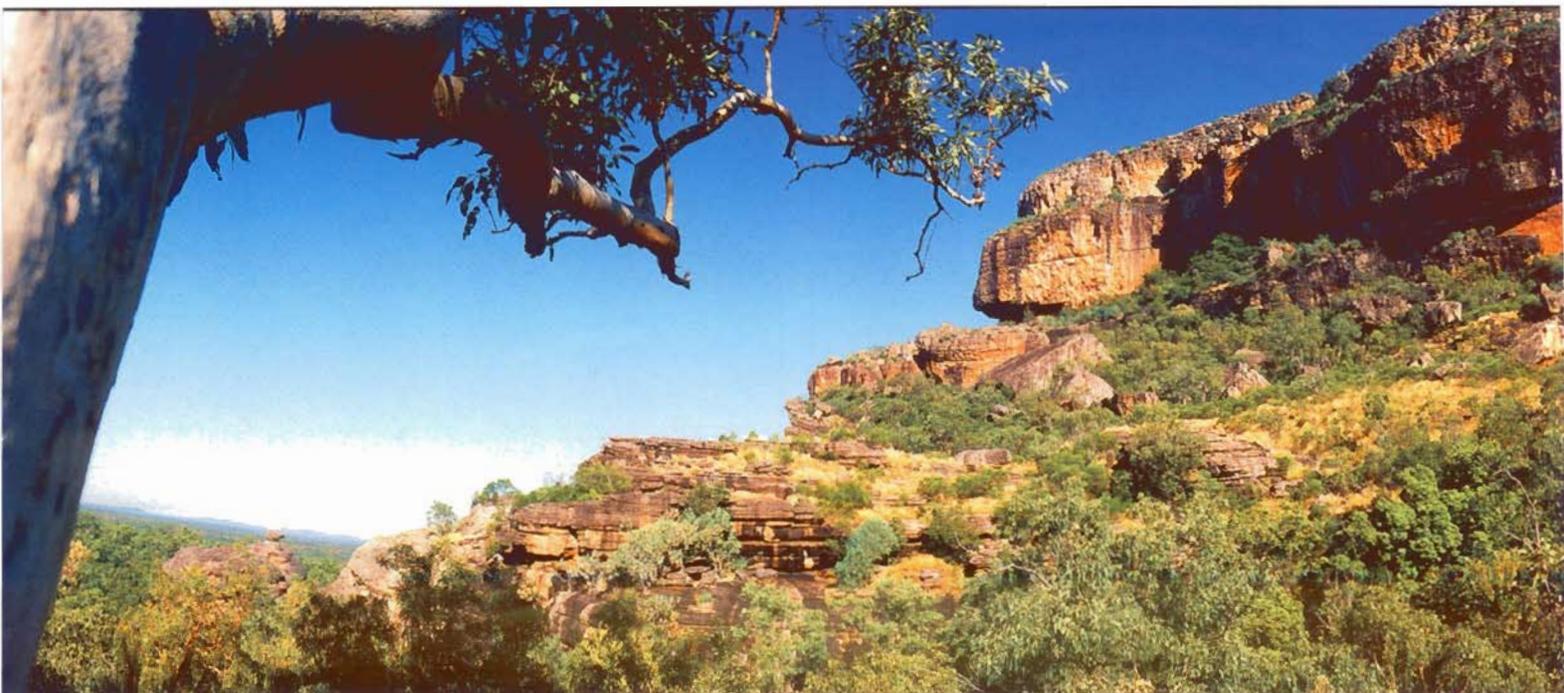
puis il descend rapidement vers une étroite piste taillée dans le *bush*. Nous cahotons pendant quelques minutes, et sortons dans la chaleur étouffante du printemps australien (octobre) ; bienvenue en terre d'Arnhem !

Cette région de 97.000 km², un cinquième de la superficie de la France, est totalement isolée du reste de l'Australie, à 600 km de Darwin, à l'extrême Est du Kakadu. Elle doit son nom, Arnhem, au bateau du Hollandais qui l'a découverte en 1623, Matthew Flinders. Déclarée aborigène en 1931, elle constitue la plus grande réserve d'Australie et c'est certainement la plus représentative du monde aborigène, à la fois par ses traditions, et par la vitalité de sa culture.

Entre l'aéroport et Nhulunbuy, il n'y a que quelques kilomètres, mais qui nous permettent d'avoir une idée du *bush* environnant. Comme dans toute la partie Nord du pays, c'est une monotone forêt de frères eucalyptus, parsemée de termitières en terre brune. On distingue ici ou là des traces d'incendies, qui ont noirci le bas de la courte végétation, mais en réalité ces écobuages sont rituels et perpétrés tant par les blancs que les aborigènes. Pratique ancestrale, destinée à mieux fertiliser les sols, et à permettre une repousse rapide d'une herbe



Pages précédentes : Daniel et Caleb Campion, Darryl et Willy Redford utilisent un **canoe** pour aller relever les pièges à tortues dans un **billabong** près de Maningrida / Ci-dessus : Les arborigènes effectuent des **brûlis** réguliers qui créent ce bush pauvre et clairsemé du Nord de l'Australie. Seuls les eucalyptus et les termitières subsistent / Caleb et Daniel Campion pèsent une tortue femelle **gravide** (photos B. Corey).



Aventures en terre aborigène



dont se nourrissent à la fois les troupeaux et les animaux sauvages, elle peut également avoir des effets négatifs, comme l'appauvrissement de la biodiversité, et le maintien d'une végétation nanifiée, peu valorisante. Nous traversons quelques ruisseaux, encore gonflés par les eaux, où quelques échassiers, gris et noirs, explorent en se tordant le cou les vasières pauvres en faune aquatique. Ces ruisseaux temporaires présentent en général des eaux cristallines, qui contrastent avec la sécheresse du *bush*, mais ils sont trop intermittents pour qu'une faune remarquable s'y installe. Nous y chercherons, Franck Bonin et moi, aidés par des *rangers*, des tortues pendant des jours, sans jamais en trouver. Derrière un buisson, nous voyons apparaître un dingo solitaire, qui nous fixe de ses yeux jaunes, prêt à détalier. Juste avant d'arriver à Nhulunbuy, deux ou trois centaines de perroquets tout blancs, ornés d'une crête jaune lumineuse, tournoient entre les *pandanus*, et forment de complexes jeux de plumes.



Première activité en arrivant dans ce village tiré au cordeau, créé il y a une trentaine d'années par les ouvriers de l'usine de bauxite, et reconverti depuis en « capitale de la terre d'Arnhem » par les aborigènes, est de trouver un lieu pour dormir, et obtenir un permis. Ici, les blancs ne sont pas les bienvenus. Ils sont tolérés, mais d'une certaine manière ils sont parqués. Nous sommes sur une terre aborigène, et c'est une Australie « inversée » qui a cours dans toute cette partie du continent. Les aborigènes dirigent, assurent la police et le fonctionnement de la ville, et pour nous rendre dans le moindre village ou pour

utiliser un véhicule ou rouler sur une piste, il nous faut un permis délivré par la communauté.

Nous faisons donc connaissance du *Dhimurru Office for Permits* et nous demandons une autorisation de nous rendre dans les communautés aborigènes, accompagnés par un agent Yolngu. Cela nous prend deux à trois jours, qui nous permettent de jeter un coup d'œil sur la vie coutumière de Nhulunbuy. Au reste, les activités sont réduites. La grande usine en bout de piste, bâtie sur une langue de terre où peuvent accoster les navires, vit en autarcie, refermée sur son territoire blanc. Ses cadres et ses ouvriers non aborigènes vivent à l'intérieur du complexe, dans des camps confortables et climatisés.

Le vrai village de Nhulunbuy comprend juste un supermarché, ouvert tous les jours, quelques banques et deux hôtels, dont un uniquement occupé par des aborigènes, mais où nous pourrions passer plusieurs nuits, grâce à l'amitié d'un notable. Les rues, tirées au cordeau, délimitent quelques pelouses bien entretenues. Ca et là, sur les bas cotés et au milieu des pelouses, comme c'est fréquent dans les villages aborigènes, des hommes et des femmes se sont installés, allongés sur un bout de carton ou bavardant entre clans, comme ils le feraient en plein *bush*.

Le soir, tout le village se retrouve dans une sorte de taverne cosmopolite, enfumée et bruyante, où toute une faune de mineurs, d'aventuriers, de voyageurs étrangers, et d'aborigènes, se côtoie, dans une curieuse promiscuité pluriethnique. Les hommes boivent des bières et jouent au billard, dans la clameur permanente de plusieurs télévisions qui retransmettent des matchs



En haut : le Parc du **Kakadu**, une des premières réserves aborigènes créées pour les aborigènes, comprend de nombreux reliefs karstiques. On y observe, des **peintures** pariétales nombreuses, qui témoignent d'un long passé de ces peuples d'origine dans la partie Nord de l'Australie, en terre d'Arnhem (photos B. Devaux).

de base-ball ou d'autres compétitions sportives. Derrière un grand comptoir qui fait office de frontière, pour limiter sans doute les incursions ou les bagarres des hommes, une demi-douzaine de filles en petite tenue, avec guêpières et soutien-gorge à l'ancienne, genre *Houters* aux Etats-Unis, officient et « chauffent la salle ». On se croirait dans une Amérique de la conquête de l'Ouest, ou dans un bouge d'une Europe décadente. Il n'empêche que c'est un des lieux les plus vivants et les plus authentiques d'Australie, avec une forte senteur d'aventure et de canaillerie, que n'auraient sans doute pas renié Matthew Flanders et ses marins en bordée, en 1623.

En quelques jours, pour nous aider à obtenir ces fameux permis, nous faisons connaissance avec deux sortes d'agents de l'état; des *rangers* aborigènes, de la communauté Dhimurru, et des fonctionnaires blancs qui travaillent dans les offices de tourisme, l'hôtellerie, ou le commerce international. Tous sont en général sympathiques, et très serviables, comme c'est le cas presque partout en Australie.

Mais le mot magique qui nous ouvre les portes est *wamarra*, c'est à dire la tortue locale. Nous serions des journalistes enquêtant sur le monde aborigène, nous n'aurions guère de chance d'être bien reçus. Par contre, notre intérêt pour la faune chélonienne, et pour ces animaux aux longs cous cachés dans les *billabongs* (marais temporaires en bord de mer, où se dissimulent les tortues), est compris immédiatement par les *rangers* et par le petit peuple

balanda (hommes blancs) comme un sésame pour ouvrir de nombreuses portes. Immédiatement, malgré notre altérité (blancs et européens), nous recevons de la part de nos interlocuteurs toute l'attention et toute la déférence souhaitées.

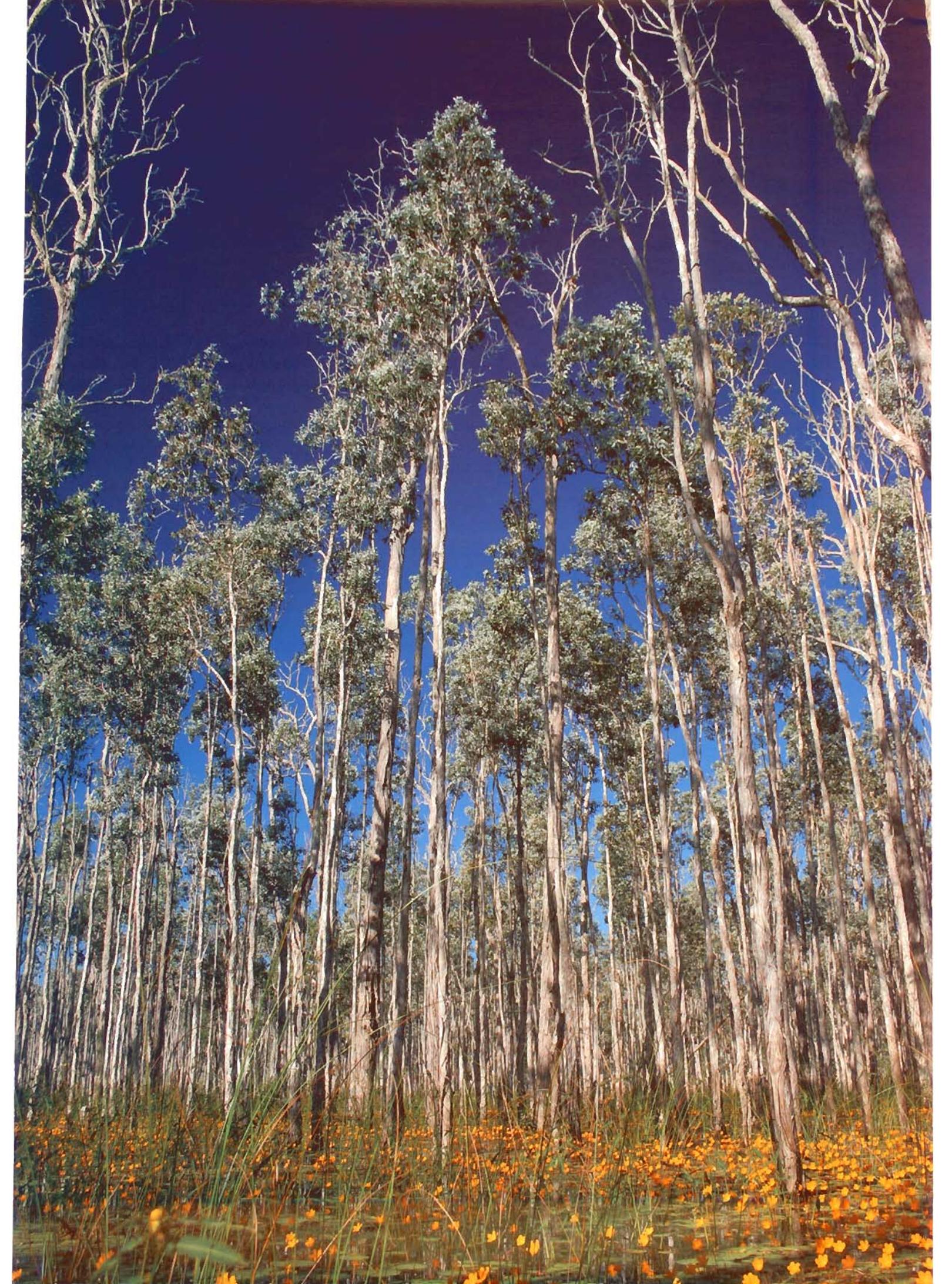
Dans la communauté Dhimurru, nous faisons connaissance de Mawalan et de Banula, deux *rangers* Yolngu, qui vont nous aider à obtenir le permis. Quand nous aurons ce parchemin précieux, signé par la communauté, et dûment payé au prix fort, nous pourrons partir avec nos guides à Yirrkala, que nos amis veulent nous faire découvrir. Notre idée est simple; pénétrer un clan, connaître une communauté, nous y faire accepter, et découvrir ainsi en quoi les tortues sont importantes dans le monde clos et ritualisé des aborigènes.

Yirrkala est une bourgade plus isolée encore, et plus petite, que Nhulunbuy, mais son énorme avantage est d'être bâtie en bord de mer, donc d'être plus fraîche. C'est un ensemble de vallonnements et de pelouses herbacées, où sont posés d'une manière aléatoire divers bâtiments en bois ou en briques, qui ressemblent à des baraques de chantier. De grands eucalyptus et des cocotiers, ainsi que d'épais massifs de bougainvillées, complètent l'ensemble, et donnent un aspect bucolique à ce regroupement communautaire. Nous demandons à Mawalan, qui est un homme frêle et très maigre, avec une chevelure crépue qui lui mange le visage, de visiter le centre d'art de Buku-Larrngay, réputé dans toute la terre d'Arnhem, et considéré comme l'un des plus intéressants de tous

les musées aborigènes. Nous y trouvons à la fois plaisir et déception. Certes, les œuvres exposées sont d'une grande qualité, surtout constituées de peintures sur écorces et de *didjeridoo*, mais elles sont presque toutes issues d'une même culture, et se ressemblent énormément. Peu d'objets sculptés, et presque rien à acheter.

Nous sommes intéressés par plusieurs panneaux représentant des tortues, mais les deux femmes qui sont à la caisse ignorent tout de la signification des peintures, et semblent peu soucieuses de nous renseigner. Mawalan et son co-équipier ne sont guère plus loquaces. Nous apprendrons peu de choses dans ce musée, et rien pour expliquer les liens culturels entre tortues et aborigènes.

Devant le musée, s'évase une baie magnifique, ouvrant sur le Golfe de Carpentaria et la mer d'Arafura; noms mythiques pour tous les voyageurs, car ils évoquent des contrées peu explorées, et des échos de rapines dans les eaux de Nouvelle-Guinée ou de Micronésie. La mer est d'un bleu intense, comme peint par Matisse lui-même, et de grandes touffes de bougainvillées apportent au tableau des notes violentes de rouges et de jaunes intenses. Nous dépassons quelques *wallabees* (kangourous de petite taille), qui trottent en compagnie des chiens du village, et nous atteignons la maison en bois de Mawalan. Il insiste pour réaliser devant nous des tableaux représentant des tortues, mais nous le soupçonnons d'être meilleur commerçant que peintre. Il ne nous semble pas





De haut en bas : **Mawalan**, notre guide *Dhimurru*, commence une peinture de tortue (photo B. Devaux) / Les **perroquets** à crête jaune volent d'arbre en arbre, souvent en groupe compact / Des lézards vivement **colorés**, à l'allure altière, s'insolent dans le bush (photos F. Bonin).



avoir le profil ni l'envergure d'un *bushman*. Il s'assied sur la terrasse, face à la mer, et commence à dessiner laborieusement sur trois panneaux que nous avons trouvés au supermarché. Pour nourrir nos amis, nous allons acheter des aliments dans une petite supérette en bord de mer, et revenons avec des bières (indispensables) et quelques hamburgers qui n'ont rien d'aborigène.

Dans l'après-midi, nous verrons quelques fonctionnaires dans la maison communautaire de Yirrkala, puis nous irons à la recherche du chef de la communauté Gan-Gan, dans les hauts du village. D'après nos guides, c'est le seul aborigène capable de nous faire découvrir un monde secret de *billabong* et de marais, au cœur même de la terre d'Arnhem. Nous nous attendons à rencontrer une sorte de grand homme prestigieux, à l'allure humaniste et patriarcale. Mais nous arrivons dans une cour de bâtiment vétuste, où des poules, des chiens et des cochons, sont affalés sur le sol en compagnie d'hommes à demi dévêtus.

Le chef lui-même est allongé sur un matelas, presque nu, avec juste un cache-sexe en toile jaune. Il pèse sans doute 150 kilos et sa chevelure d'un blanc neigeux s'enroule autour de son visage en se mélangeant à une barbe « à la Noé ». C'est une vision forte et surprenante, qui nous laisse sans voix. Ses yeux ont l'acuité d'un rapace. Il nous observe et sans doute nous trouve excessivement *balanda*. Nous lui parlons en anglais et en

français, mais ce sont ses compagnons, parents ou disciples, à ses côtés, qui nous répondent dans une langue mélangée. Ils sont tous affalés sur des *rocking-chairs* vétustes, des boîtes de bières ou des restes de moto déglinguées. Certains font penser à des émules de Marilyn Manson, d'autres à des clones gothiques. On nous explique qu'il faut payer en bidons d'essence, et nous acceptons le marché. Dans quelques jours, nous serons invités à Gan-Gan, un coin perdu dans le bush, où « règne » ce clan atypique qui se réclame d'une très ancienne tradition. Nous sommes satisfaits, malgré tout, d'avoir établi un premier lien avec d'authentiques habitants de la terre d'Arnhem.

Quelques jours plus tard, à bord d'une grosse voiture tout-terrain bien équipée de gas-oil et de provisions, nous empruntons la piste vers Darwin, pour nous rendre à Gan-Gan, à 250 km vers l'Ouest. En fait, nous explorerons pendant plusieurs jours toute cette partie mal connue de la terre d'Arnhem, où peu de blancs s'aventurent. Qu'y feraient-ils ? Il n'y a rien de véritablement intéressant dans ce bush interminable, en dehors de quelques frais ruisseaux, où l'on peut se baigner pendant la période chaude.

Dans la *Diggy river*, par exemple, nous rencontrerons quelques campeurs isolés, installés là avec camping-car, femmes et enfants, pour le temps d'un week-end. « Ici, on est tranquilles, pas de bêtes dangereuses, pas de rangers, pas d'ennuis. On pêche et on boit entre copains, à cent lieues de l'usine de bauxite. Personne ne nous ennue, sauf parfois

Aventures en terre aborigène

quelques dingos, la nuit, qui viennent tourner autour des tentes ; il faut d'ailleurs bien cacher les provisions, et les pouelles, sinon ils mettent tout sens-dessus dessous ».

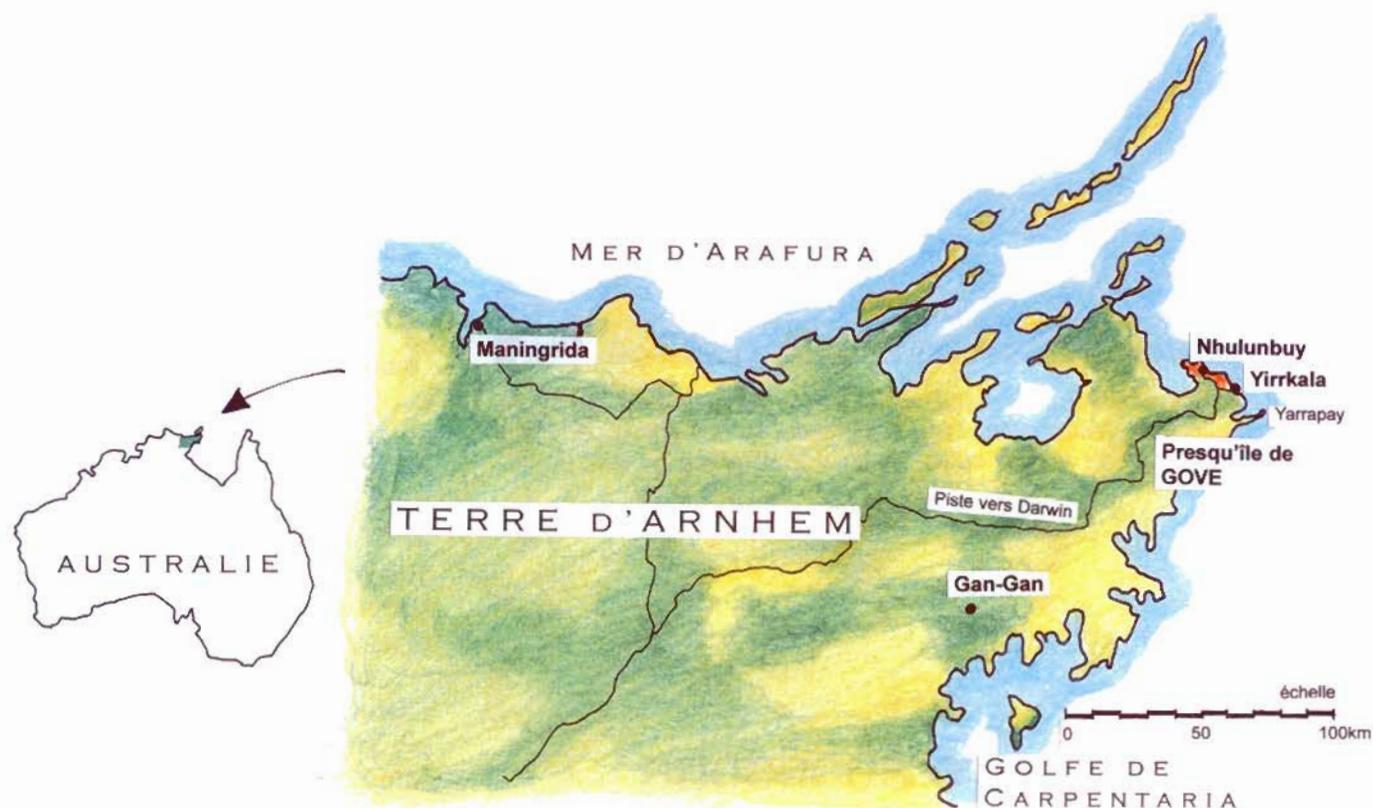
Nous bavardons avec ces aventuriers du week-end, et explorons méthodiquement tous les cours d'eau, depuis Nhulunbuy jusqu'au cœur du territoire aborigène. Nous n'arrivons pas à croire que ces eaux fraîches et scintillantes, qui courent au milieu du bush, soient totalement exemptes de chéloniens. Dans les Kimberley's, plus à l'Ouest, nous trouvons fréquemment des tortues dans des cours d'eau clairs et rapides, identiques à ceux de la terre d'Arnhem. Franck passe ses journées à explorer la moindre

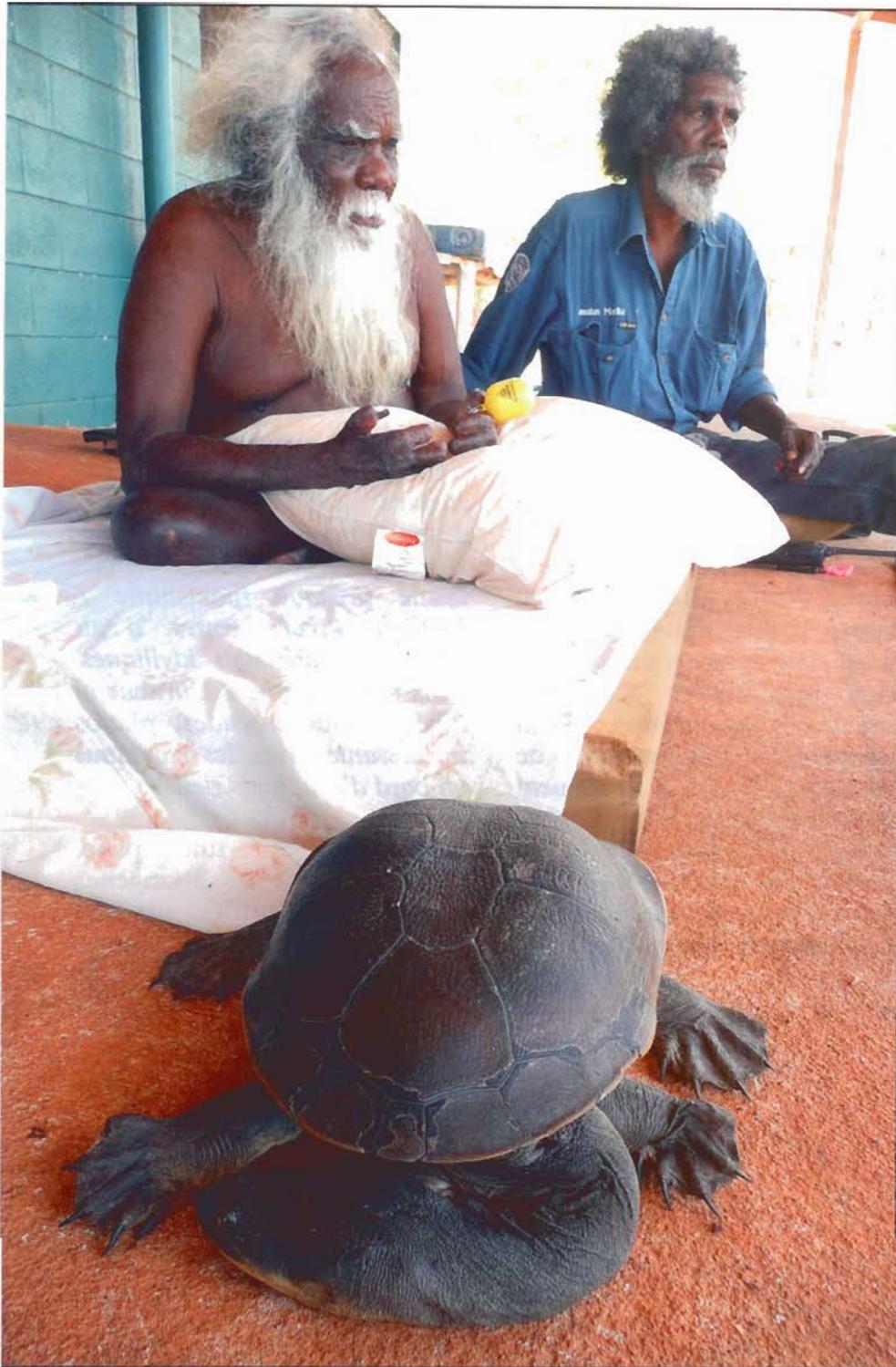
crique, le plus petit marais, le ruisseau le plus prometteur, en espérant voir poindre le museau allongé d'une tortue australienne; mais jamais rien, pas la moindre tortue, ni la trace de leurs pattes sur le sable des berges.

Dans cette partie du continent, nous pourrions trouver deux espèces « à cou court », *Elseya latisternum* et *Chelodina canni*, et surtout l'intéressante tortue « à long cou » *Macrochelodina rugosa*. Il nous faudra un long temps pour comprendre que ces eaux printanières sont des milieux temporaires, qui manquent totalement de ressources. Il n'y a finalement aucun poisson, à l'exception de quelques minuscules alevins, et très peu d'invertébrés. Les algues elles-mêmes sont rares. Le milieu est quasiment stérile. En dehors

des eaux pures et cristallines, ces « oueds » n'offrent que des bancs de sable, ou des petits canyons rocheux sans promesse de vie. Précisément, ils rappellent les cours d'eau provisoires du Sahara; aussi vite créés que disparus, et sans capacité à recréer un milieu vivant. Donc finalement impropres à la colonisation des tortues. Nos carnets de voyage sont désespérément vides : « Diggy river; superbes biotopes, mais faune presque inexistante / Latham River; cours d'eau attrayant, baignades idylliques, mais pas de faune / Durabudjal River; belles cascades, photos intéressantes avec les pandanus en bord d'eau, mais rien ».

L'écobuage est une plaie. Périodiquement les aborigènes réalisent des brûlis, sur des surfaces de quelques hectares,





Le chef de la Communauté nous reçoit sur le perron de la grande bâtisse de **Gan-Gan**, avec Mawalan. Au premier plan, l'une des grandes tortues *Macrochelodina rugosa*, capturée par les villageois dans les **marais** (photo F. Bonin).

pour trois raisons; fertiliser le sol, et dégager les bonnes racines des *pandanus* pour les replanter, et voir ainsi fructifier un arbre apprécié; prélever le miel des abeilles sauvages -car ces dernières produisent du miel sur les basses branches des arbres et le feu les enfume et les fait fuir-; nettoyer une zone pour la rendre plus accessible, et permettre de mieux capturer les quelques animaux qui s'y trouvent, comme les varans, les serpents et éventuellement les *wallabees*.

Quand un clan se livre à l'écobuage, les hommes entourent la parcelle qui brûle lentement, armés de sagaies et de frondes, et ils tuent tous les animaux qui cherchent à s'enfuir. Ces trois raisons expliquent la permanence des feux, et l'état délabré du *bush*. Les *eucalyptus* restent nains, et les quelques *pandanus* qui existent se confinent au bord des ruisseaux. La forêt de ce vaste territoire est donc pauvre et donne une impression de relique fragile et désolée. L'exploitation régulière par les hommes, depuis 50.000 ans, est sans doute trop efficace, et le *bush* n'est plus un milieu sauvage, mais un milieu anthropisé.

En réalité, les seules zones giboyeuses, et encore pleines de vie, sont celles proches des petits villages de bord de mer, autour des *billabongs*, car les villageois veillent à en conserver la biodiversité. Le *billabong* est une « invention » purement australienne. C'est un marais temporaire, alimenté par la mer mais également par des rivières et marais d'eau douce, et qui entretient, d'une manière pérenne, un système fertilisant. Mais c'est un milieu entretenu par l'homme, et adapté à ses

Aventures en terre aborigène

besoins. Pendant la période humide, les *billabongs* sont fortement alimentés par la montée des eaux, et dans cette soupe chaude et nourrie d'humus, les animaux prolifèrent, comme le crocodile des marais, mais également le grand crocodile marin (*Crocodylus porosus*) les tortues, les *dugongs*, les varans, et parfois, proches de la mer, les dauphins.

A la période sèche, les animaux se cachent provisoirement, ou se rapprochent de la mer, ou estivent. Les tortues s'enfouissent dans la boue, et se laissent ensevelir sous la croûte durcie des marais, en attendant des jours meilleurs. Ces espèces, comme les autres Pleurodires d'Afrique, se sont adaptées à de longues périodes d'estivation, et ne s'en portent pas plus mal. Par contre, c'est pendant ces périodes, nous le verrons par la suite, qu'elles sont les plus faciles à capturer, ce que les aborigènes savent pertinemment.

Dans ces zones de marais et de ripisylve très dense, l'écobuage n'est pas pratiqué. Et comme ces lieux à faune riche sont proches des campements aborigènes, ils sont entretenus en tant que lieux de chasse, et bien gérés par les villageois. On y voit alors de grandes futaies, au bord de cours d'eau importants. Et même si les crocodiles y pullulent, c'est là que les hommes pêcheront avec efficacité des poissons par centaines, et...des tortues.

Le milieu de l'Australie du Nord fonctionne donc « à deux vitesses ». Le *bush*, même irrigué par des ruisseaux et des mares temporaires, est en fait un lieu d'une grande pauvreté, seulement fréquenté par les dingos et quelques reptiles isolés. Alors que la vie se concentre dans les *billabongs*, non loin de

la mer ou des plaines marécageuses, dans une frange végétale plus dense et plus humide.

Nous arrivons à Gan-Gan en fin de matinée. C'est une des communautés les plus isolées de la terre d'Arnhem, située dans un *no man's land* à 250 km de Nhulunbuy et à une soixantaine de kilomètres du Golfe de Carpentaria. En fait, cela ressemble à un rassemblement dispersé d'une centaine de cabanes, huttes et maisons en parpaings, posées sous de hautes futaies. La végétation y est dense, et presque sombre, ce qui contraste avec le *bush* environnant. Les essences sont variées et témoignent d'un passé complexe, car certaines espèces ont été plantées par les colons il y a un ou deux siècles, et se sont épanouies dans ce climat chaud et relativement humide, au bord des *billabongs*.

Quelques grands ficus (*Ficus virens* et *Ficus superba*), au port majestueux, voisinent avec des acacias, des eucalyptus nombreux, des bois de fer, des bois noirs, et surtout des *Melaleuca cajuputi*, qui fournissent les écorces pour les *panneaux peints*. Ici ou là, des vieilles carcasses de voiture ou d'engins de chantier donnent à l'ensemble un air de campement abandonné. Des hordes de chiens, courts sur pattes, hargneux, très éloignés de la noblesse fine des dingos d'origine, se poursuivent entre les bâtiments, ou aboient après des cochons à la peau noire, proches des espèces asiatiques.

Le cochon ensauvagé, reproduit initialement par les hommes, puis laissé à l'abandon, est devenu un problème grave pour la survie des tortues, comme on nous le découvrirons par la suite.

Au centre du village, nous sommes reçus dans la bâtisse communale de Gan-Gan, sous l'ombre bienfaisante d'une pergola en fer. Nous retrouvons le chef de la communauté, toujours allongé sur un large matelas, et entouré de sa « cour des miracles ». Nous engageons une conversation difficile avec les quelques jeunes qui l'entourent, mais qui nous regardent avec suspicion. Il nous faudra plusieurs heures avant de les amadouer, et de pouvoir les accompagner sur le terrain.

Nous avons apporté des tee-shirts, et des bidons de gas-oil. Nous souhaitons voir les tortues locales, mais seules sont visibles dans les maisons des villageois des *Macrochelodina rugosa*. On nous les présente dans des bassines en plastique, avant qu'elles soient consommées. Ce sont des tortues de grande taille, lourdes et au long cou, dont les dossières sont particulièrement striées et rugueuses, ce qui explique leur nom de *rugosa*, donné en 1890 par Ogilby. Certaines ont des blessures au cou ou sur la dossière, qui témoignent du mode de capture, au moyen de bâton acéré.

Nous mesurons et observons les animaux, car d'après Damien Fordham et John Cann, il pourrait y avoir dans cette région une sous-espèce ou une espèce distincte. Mais selon nous, il s'agit de la *M. rugosa* habituelle, identique aux individus de l'espèce. Nous remarquons la dossière très allongée et très plate, les ponts très longs, les vertébrales également longues et étroites, la tête plate et le front presque concave, la longueur exceptionnelle, nerveuse et souple à la fois, du long cou qui donne son allure serpentine à la plupart des *Chelodina*. De beaux animaux, qu'il nous est insupportable de savoir bientôt

transformés en daube et en soupe.

D'après nos hôtes, ces *wammarra* (ou *burnda*, ou *gomdow*) sont encore assez fréquentes, aussi bien dans les eaux libres des ruisseaux, que dans la boue des marigots, pendant la saison sèche. On les trouve en enfonçant dans le sol un bâton pointu. C'est le travail des femmes et des jeunes enfants, pendant que les hommes chassent et pêchent. En une matinée, les ramasseuses trouvent ainsi quatre ou cinq tortues, qu'elles attachent par le cou à une corde autour des reins. Les autres espèces sont beaucoup plus rares, et en réalité disparaissent de plus en plus des marais de cette région. Ces autres espèces, de petite taille, fournissent moins de viande, et sont de toute façon moins appréciées.

Le porte-parole du chef de communauté nous explique que les tortues ne sont pas essentiellement mangées pour leur valeur nutritive, car désormais « nous trouvons des provisions à la ville, dans les magasins, et on nous apporte ici pas mal de choses que nous n'avions pas autrefois. Maintenant, les gens mangent à leur faim, et ne sont plus pauvres. Mais les tortues soignent les maladies pulmonaires, et aussi elles donnent des forces, elles font encore partie de « dream world », du monde magique, elles nous relient à nos ancêtres ». Nous savons que pour les aborigènes, il y a des liens complexes, à la fois culturels et historiques, entre les animaux et les hommes. Longtemps les animaux ont permis aux hommes de survivre, car le *bush*, on l'a vu, est un milieu pauvre, et les peuples d'origine n'avaient que des armes rudimentaires. Les animaux

étaient donc à la fois très recherchés pour leur chair et leur valeur nutritive, à la fois vénérés comme indispensables compagnons de survie. C'est pour s'en concilier les faveurs, et pouvoir les capturer, que les *bushmen* les figuraient sur des écorces, sur des *didjeridoo*, ou des parois rocheuses. C'était une manière de les honorer, et de leur demander d'être toujours présents, au cas où l'homme aurait des problèmes pour survivre.

Notre inquiétude, dit l'homme, c'est la disparition des tortues, que nous constatons nous aussi. Autrefois, quand j'étais encore un enfant, ma mère trouvait vingt tortues en une matinée, et nous mangions bien. Maintenant, on ne trouve qu'une ou deux tortues, et souvent les *billabongs* sont vides, comme si les tortues avaient quitté ce pays. C'est très inquiétant pour nous ». Je leur dis qu'à Maningrida, 300 km plus au Nord, il y a une communauté qui essaie de reproduire les tortues dans des incubateurs, afin d'obtenir des juvéniles, et de préserver l'espèce.

« Oui, nous avons entendu parler de cela, et je dois aller un de ces jours à Maningrida. Mais nous ne savons pas si les hommes ici voudront faire ce travail. C'est un travail de *balanda* (blanc) ». « Mais que mangez-vous en fait, quelles sont vos ressources ? ». « Nous mangeons surtout des buffles, et des cochons, et quelques chèvres, et aussi le grand poisson, le *barramundi*, quand il y en a. Venez avec nous, vous verrez comment nous pêchons ».

Nous accompagnons une dizaine de jeunes gens dans deux quatre-

quatre, avec un troupeau de chiens à nos trousses. A quelques centaines de mètres de la bâtisse centrale, commence le domaine des *billabongs*. C'est un endroit presque enchanté, après la sécheresse et la nudité répétitive du *bush*. Une grande rivière court devant nous, à peine profonde d'un mètre, et qui s'ouvre en méandres innombrables au milieu de plaines inondées. On se croirait en Amazonie. Des fleurs jaunes par milliers inondent les berges d'éclatantes gerbes de flamme, et sous les draperies de mousse qui pendent des arbres, des nuées de perroquets se lancent dans des ballets impromptus, tout en criant comme de vieux merles.

A peine sommes-nous au bord du cours d'eau, que nous apercevons deux puis trois museaux de crocodiles. « Vous n'avez jamais d'accident avec ces bêtes-là ? » « Non, ceux-ci sont des crocodiles de rivières, ils ont peur de nous. Ils dépassent rarement 3 mètres. Les plus dangereux, les crocodiles marins, sont plus loin, dans les eaux salées, et ceux-là sont très dangereux. Ici nous perdons un chien de temps en temps, et quelques personnes se sont fait mordre. Mais les *barramundi* sont plus dangereux, car ils nous mordent si nous descendons dans l'eau. Nous allons essayer de pêcher les tortues ». Nous les accompagnons à l'extrémité d'une petite pointe de terre, qui s'enfonce au milieu du marais. Là, deux hommes mettent un morceau de viande sur un hameçon, au bout d'une ligne qu'ils font tourner pour la jeter dans le courant. En général c'est ainsi qu'ils capturent les tortues, ou éventuellement avec une lance au bord des eaux courantes, quand l'animal longe tranquillement la berge.

Aventures en terre aborigène



En haut : l'un des jeunes gens de la communauté de Gan-Gan nous montre comment il **pêche** les tortues dans les billabongs, simplement avec une ligne lancée dans le courant, car ces cours d'eau sont truffés de **crocodiles** et de poissons carnivores (photo B. Devaux) / *Macrochelodina rugosa* est un superbe chélonien au cou démesuré et aux pattes puissamment **palmées**, qui peut atteindre 350mm. Elle est la seule tortue à pondre sous l'eau, avant la saison sèche, et ses oeufs ont une coquille totalement "**waterproof**" (photo F. Bonin).



Voici la fameuse technique de **capture** des tortues lorsque les marais sont à sec. Avec un **bâton**, les femmes sondent le sol, puis déterrent la tortue parfois enfouie sous quarante centimètres de **boue** séchée. Technique redoutablement efficace (photo Ben Corey).



On sait que les aborigènes n'aiment pas trop le milieu aquatique. Une sorte de vieil atavisme les tient toujours éloignés de ce milieu qu'ils voient comme dangereux, insalubre, mystérieux. Ils sont à ce point réfractaires aux rivières et eaux vives qu'ils répugnent souvent à utiliser une cascade, ou un marais, pour se laver. Dans les eaux boueuses des cours d'eau, on peut se faire attaquer par des crocodiles, des poissons carnivores, des varans ou des serpents aquatiques. Et on peut attraper des maladies. C'est donc un milieu hostile, et dans toutes les communautés on interdit aux enfants de se plonger dans les eaux inconnues.

Pour capturer les animaux, il est donc préférable de rester sur la berge avec une lance, ou de lancer les chiens sur un porc sauvage ou un jeune buffle, et le capturer par épuisement. *« On trouve aussi les animaux en mettant le feu, à la période sèche. Ils s'enfuient, et nous les capturons avec nos lances, ou avec des pièges. Mais depuis que nous avons des fusils, c'est beaucoup plus facile »*. Quand nous traversons un large bois en bordure de marais, un troupeau de jeunes buffles sauvages a le malheur de galoper en direction de la forêt. Immédiatement, les hommes se lancent à leur poursuite, et nous entendons un coup de feu, suivi d'une seconde détonation. Quand nous les rejoignons, ils sont en train de charger dans le pick-up une jeune femelle bufflone, tuée sur le coup. Les hommes manifestent leur joie, et sont heureux de ramener ce beau morceau de viande pour nourrir la communauté.

A peine repartons-nous vers les marais, qu'un groupe d'une dizaine de femmes et d'enfants

vient vers nous en portant un énorme serpent sur le dos. C'est un gros constricteur, de couleur gris-jaune, tué d'un coup de machette, qui doit mesurer dans les 3 mètres, et qu'ils sont fiers de nous montrer. Nous sommes incapables de l'identifier. Il finira, lui aussi, en ragoût et en soupe, ce qui permettra à la communauté, malgré le manque de tortues, de bien manger ce soir-là. Au reste, personne ne craint plus la famine. Dans la grande bâtisse dotée d'électricité, plusieurs congélateurs conservent des aliments venus de la ville, et la plupart des adolescents souffrent plus d'obésité que de déficience alimentaire. D'ailleurs, les aliments gras ont la préférence des villageois, comme on le voit dans la plupart des pays développés. Nous sommes seulement attristés de n'avoir pas vu de tortues mordre à l'hameçon. Seuls quelques poissons aux dents acérées ont dévoré les proies offertes. Mais quelque-part cette absence de captures chéloniennes nous évite de penser qu'elles auraient finies en court-bouillon. Par contre, nous ne pourrions deviner quelles espèces, en dehors de *M. rugosa*, peuplent les *billabongs* de ce territoire. Aucun scientifique, aucun naturaliste de la région, n'a pu nous certifier quelles tortues, autre que *M. rugosa*, occupaient ce « finistère ».

Maningrida est située dans la partie Nord de la terre d'Arnhem, sur l'embouchure de la rivière Liverpool, à quelques kilomètres de la mer d'Arafura. Elle regroupe une communauté Djelk d'environ 2000 habitants. Elle dispose d'un petit aérodrome, plus pratique en saison des pluies que l'interminable piste qui mène à Darwin. Comme tous les villages aborigènes, elle est installée au bord des marais, et comprend 160 maisons environ, en bois et

métal, disposées sous des futaies d'eucalyptus, d'acacias et de bois de fer. Des groupes électrogènes et des cellules solaires assurent l'énergie nécessaire.

Plusieurs écoles, un restaurant, deux boutiques, un poste de police et une petite clinique, complètent ce dispositif. Quelques touristes viennent y pêcher le *barramundi*, ou visiter le *bush* et les *billabongs*. Les aborigènes se sont groupés en une structure nommée Bawinanga, dans le but de mieux gérer les populations de tortues. Cette structure est soutenue et suivie sur le plan scientifique par Arthur Georges, l'une des figures éminentes de l'herpétologie australienne, et par de jeunes chercheurs comme Damien Fordham et Ben Corey.

La station d'élevage des tortues est située dans un grand bâtiment ancien, non loin de la mer et de l'embouchure du fleuve. Le paysage est grandiose, et la vue s'ouvre sur une mer profonde d'un bleu intense, qui évoque les meilleures images du Pacifique. Les villageois, dans l'ensemble, sont extrêmement paisibles et calmes, et le village respire la quiétude. Toutefois, les discussions entre Djelks évoquent souvent les rapports entre les hommes et la nature, et la difficulté à concilier ce monde moderne et les anciennes habitudes culturelles. *« Notre peuple, raconte l'un des rangers, souhaite conserver ses liens privilégiés avec la nature, en continuant par des voies traditionnelles à gérer la faune comme nous le faisons autrefois. Mais les temps ont changé. Si nous voulons conserver nos terres et notre culture, nous devons trouver des idées pour gérer notre communauté, des idées économiques et sociales*



Le "bush" de la terre d'Arnhem, en octobre, est traversé de nombreux **ruisseaux**, qui alimentent des savanes et des forêts de *Pandanus* et d'eucalyptus, dans un joyeux **gargouillis** d'eaux vives. Déception; ces cours d'eau enchanteurs sont totalement **dénués de vie** (photo B. Devaux).

appropriées à la sauvegarde de la nature ». C'est pour répondre à ces demandes que le projet Bawininga, soutenu par l'Université de Canberra, a fait preuve de réalisme. Pour resserrer les liens des aborigènes avec les tortues, les initiateurs ont mis en place une forme de *ranching* qui permet à la fois d'améliorer la situation économique de la communauté, à la fois de préserver les populations de *Macrochelodina rugosa*.

Dans une salle bien isolée, sans fenêtre, une série de boîtes en polystyrène alignées sur tout un côté de la pièce, sert d'incubateurs. Deux aborigènes, Caleb et Daniel Champion, placent les œufs dans ces boîtes, et surveillent l'avancement de l'incubation. Un troisième personnage, Mischat Rostron, participe au programme. Il faut 100 jours environ pour que l'incubation aboutisse, et que les jeunes tortues apparaissent. Une partie est réintroduite dans le milieu naturel, où vivent en général les femelles, et une partie est vendue dans les animaleries de Darwin, pour financer la communauté.

La SOPTOM n'a jamais été favorable au *ranching*, qui participe d'une certaine manière au commerce animalier, et qui répand dans le public des espèces parfois rares. Mais pour la communauté de Maningrida, ce système permet de prendre en compte la gestion des tortues, d'en suivre la situation et l'évolution, d'en tirer un bénéfice financier, et d'avoir conscience de la précarité des populations sauvages. C'est une manière de responsabiliser les aborigènes, tout en menant des élevages rationnels, et en contrôlant les effectifs de *M. rugosa* autour de Maningrida.

Le plus surprenant est d'assister à la collecte des tortues, par les femmes de la communauté, en fin de période sèche, qui s'étend de septembre à janvier. C'est à cette époque que traditionnellement, la capture des tortues apportait aux aborigènes les protéines nécessaires. Les *M. rugosa* se sont regroupées en densité importante dans les marécages saisonniers, après la disparition des eaux. Quand les marais sont totalement secs, les femmes sondent le sol minutieusement avec une lance en bois, et trouvent ainsi facilement les tortues. Les

femelles sont ramassées par dizaines, et sont conservées dans des containers à la station de Maningrida.

Pendant deux à trois semaines, elles vont achever la fabrication de leurs œufs et on leur injecte de l'ocytocine pour qu'elles pondent « sur commande ». Ensuite elles sont remises dans le marais au moment où les pluies reviennent. Il n'y a donc aucun prélèvement sur les populations sauvages. Comme elles pondent deux ou trois fois dans la saison, le ramassage de la première ponte ne représente qu'une pression minimale sur les populations. D'ailleurs, les études menées par plusieurs chercheurs de l'Université de Canberra montrent que les effectifs de l'espèce ne sont pas affectés par cet élevage, alors qu'ils le sont pour une toute autre cause, celle des animaux domestiques ensauvagés.

Nous interrogeons Ben Corey, l'un des chercheurs qui suivent ce programme. « Est-ce que le programme fonctionne bien, et combien avez-vous d'œufs par saison ? » « Le principe de l'élevage des œufs de *M. rugosa* et de la vente des jeunes sur le marché domestique fonctionne

bien. Cela donne la possibilité aux aborigènes de cette région de relier leurs connaissances de ces animaux, connaissance millénaire, au développement économique nécessaire pour survivre. Chaque année, nous obtenons environ 1200 œufs. Les tortues, après capture dans des filets ou par sondage dans les marais asséchés, sont toujours relâchées. La consommation des adultes par la communauté est largement inférieure à ce qu'elle était autrefois, car de nos jours il y a des aliments plus faciles à se procurer, dans les boutiques ». « Concrètement, comment se déroule cet élevage ? ».

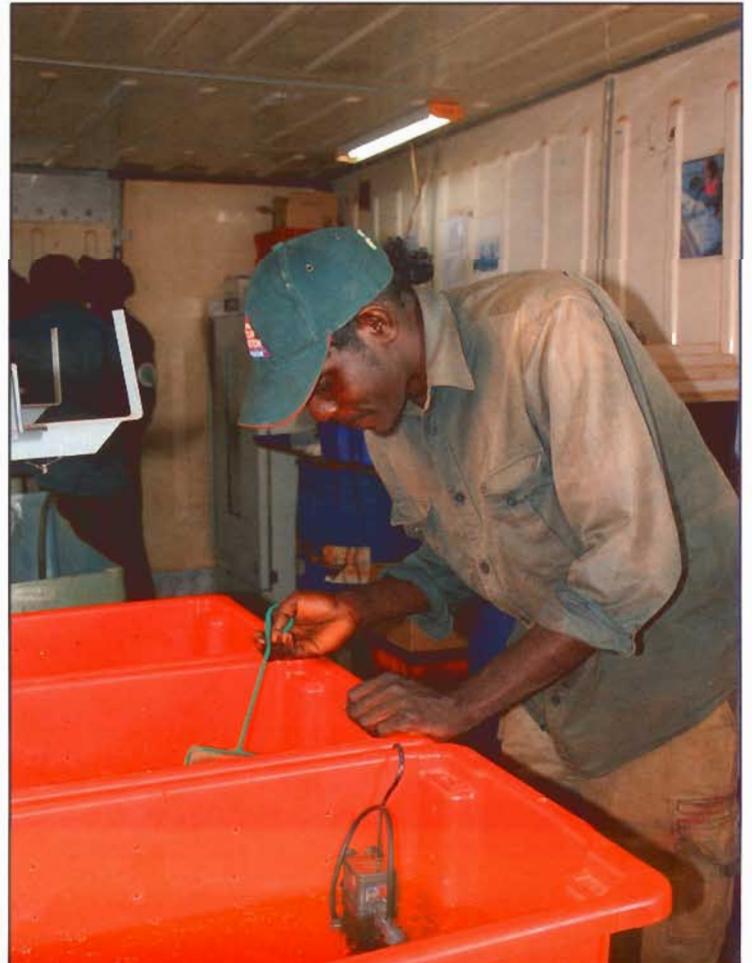
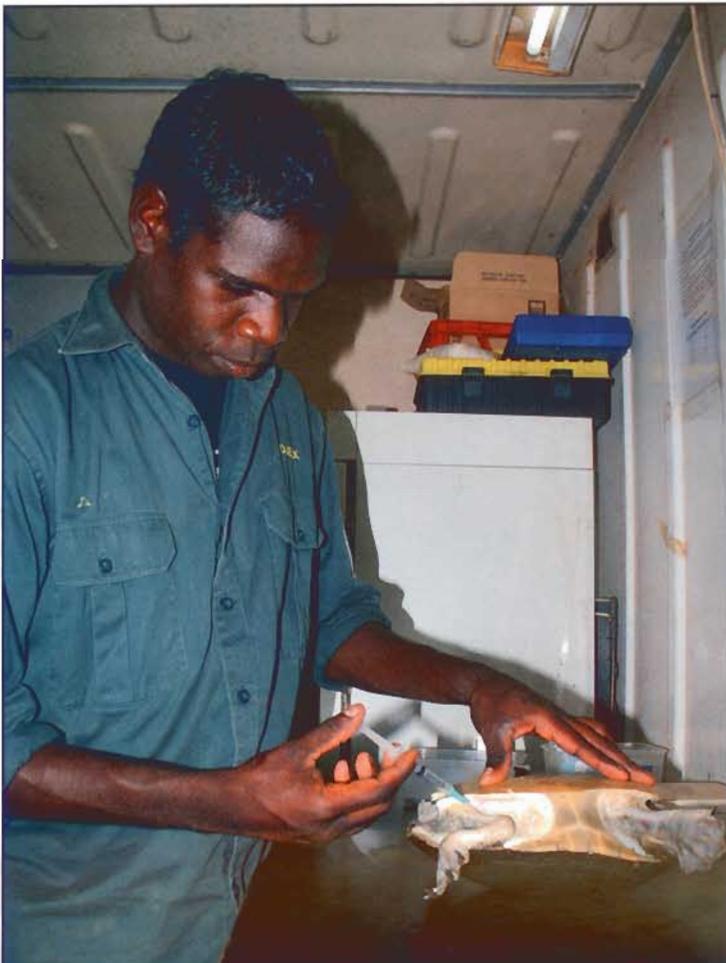
Les œufs sont incubés pendant 6 semaines à 28 degrés. Ensuite ils sont laissés à la température

ambiante, et les jeunes naissent aux environs du centième jour. On nourrit et on fait grossir ces juvéniles, pendant plusieurs semaines ou mois, et ensuite on les vend 55 dollars australiens (34 euros) à Darwin. Une portion du profit est retourné à ceux qui ont ramassé les tortues, et le reste finance le programme. Finalement, tout le profit revient à la communauté ».

« D'après vous, ce travail de ranching est bien compris par les aborigènes de Maningrida, et cet exemple pourrait s'appliquer ailleurs ? ». « Les tortues au long cou, nommés wammarra ici, sont depuis longtemps bien connues des aborigènes. Ils les représentent sur les rochers peints, ou même les remercient lors de cérémonies culturelles. Cela n'empêche qu'elles sont

mangées, et qu'elles constituent une source de protéines importante. Depuis toujours, ce sont les femmes qui ramassent les tortues. Après avoir mis le feu sur un billabong asséché, elles sondent le sol et trouvent les animaux. D'après nos observations, les tortues ne sont pas en danger, car elles sont ramassées depuis des millénaires, en quantités mesurées, et leur fécondité est importante. Par contre, nous avons constaté une prédation importante des porcs ensauvagés, et dans une moindre mesure des buffles (*Bubalus bubalis*) et des boeufs (*Bos taurus*). Les porcs, apportés il y a longtemps par les colons, se sont échappés et vivent comme des animaux sauvages. Pour se nourrir, ils savent très bien, eux aussi, trouver les tortues. Ils creusent dans la boue et ils les

A gauche : Caleb Campion injecte de l'ocytocine à une femelle gravide, pour qu'elle ponde / A droite : Mischat Rostron nettoie les bassins qui vont servir pour les jeunes tortues après la naissance (photos B. Corey).



Aventures en terre aborigène



A l'extrémité de la terre d'Arnhem, à **Yarrapay** (Rocky point), nous sommes en face du Golfe de **Carpentaria**, avec devant nous des plages de corail et de sable fin, immaculées et totalement dénuées d'hommes. Seuls quelques **dingos** nous observent derrière une rangée de palétuviers. Un courageux ficus tente de se fixer dans le corail (photo B. Devaux).

mangent. Et de plus ils détruisent le milieu, creusent le sol, et affectent la santé des billabongs. La seule façon d'améliorer les choses est de limiter fortement les populations de porcs sauvages, ainsi que celles des buffles et du bétail errant».

Un autre problème, d'après Arthur Georges, vient du *Bufo marinus*, qui a été introduit en 1935 pour contrôler un insecte qui dévastait les champs de canne à sucre. Cette espèce exogène a fini par conquérir une partie de l'Australie, et en 1980 elle a été observée aux alentours de Darwin, et deux ans plus tard dans la banlieue de Perth. Ces batraciens sont en compétition avec d'autres animaux, dont les tortues, pour l'utilisation des ressources.

D'après le Djelk Dean Yirbabal «*Quand nous marchons dans la région Bininji (la communauté locale), nous voyons partout ces batraciens, mais presque plus de crocodiles des marais, et de tortues. Certainement cet animal envahisseur mange la nourriture des animaux sauvages, et il y a un déséquilibre* ». Damien Fordham, spécialisé dans les tortues, et initiateur du programme de Bawininga, explique qu'il existerait une nouvelle espèce de tortue « à long cou », mais que son biotope serait perturbé par l'affluence de *Bufo marinus*. « *Quand on cherche à repérer les amphibiens, à la tombée de la nuit, les sons habituels des espèces australiennes sont couverts par le bruit tonitruant de cet animal exogène. Cela montre qu'il envahit tous les*

milieux, au détriment des amphibiens et reptiles locaux. Nous voudrions mieux connaître cette nouvelle tortue, la décrire et connaître ses comportements, pour mettre au point des méthodes de conservation. Mais ce travail est totalement perturbé par l'invasion des batraciens. C'est une véritable plaie, qui nous handicape dans nos efforts de préservation des tortues ».

« *Ce système d'élevage d'œufs semble donc satisfaire la communauté aborigène, ainsi que les responsables scientifiques australiens ?* ». « *Oui, le programme Biwinanga semble très apprécié par la population de Maningrida, et l'efficacité de l'élevage est maintenant avérée. Nous ne savons pas exactement si cela protège les tortues adultes, mais cela évite un trop grand ramassage. Par contre, nous n'avons pas toujours les équipes aussi régulièrement que nous l'aurions souhaité. Parce que les pratiques culturelles, très nombreuses et complexes, conduisent à la tenue de cérémonies qui sont parfois contraires aux horaires de la biologie. L'exemple de Maningrida reste très positif, et beaucoup de biologistes viennent ici pour étudier notre travail, et suivre cette expérience* ».

La terre d'Arhem, très isolée au Nord de l'Australie, poursuit donc une évolution parallèle et modérée, en tenant compte des spécificités de la population locale. Les tortues y ont une place privilégiée. Elles continuent à faire rêver les hommes, et à occuper les artistes qui les représentent sur différents supports, comme au temps lointain de la *dreamworld*.

Le centre artistique de Maningrida est l'un des plus importants du territoire, au même niveau que celui de Yirrkala. Les femmes et les hommes utilisent beaucoup d'écorces séchées, pour les peintures traditionnelles, et plusieurs œuvres ont été exposées dans les pays étrangers, et jusqu'en France. Il reste que les rapports entre faune sauvage et autochtones restent ambigus. Les tortues sont toujours considérées comme des aliments, et l'élevage de Maningrida est plutôt considéré comme une entreprise commerciale, et non une action de sauvegarde. Cette expérience est-elle reproductible? Faut-il instaurer une méthode semblable à Nhulunbuy ou à Yirrkala ?

Pour l'instant, les herpétologues se posent encore de nombreuses questions. Pour nous, cette terre d'Arnhem n'est plus une *terra incognita* sur la carte. Elle est occupée par des communautés bien vivantes, qui développent une culture et une économie de subsistance propres à ce territoire. Et elle offre encore des paysages sublimes, et une nature riche de son lointain passé. Elle permet également de rêver à l'arrivée inopinée, il y a 50.000 ans, de petits groupes d'hommes, dénués de tout, qui venaient de Nouvelle-Guinée ou de la plus lointaine Indonésie, à la recherche de terres vierges. Un jour, ils ont mis le pied sur la terre rouge de Nhulunbuy*, sans savoir qu'ils peuplaient la plus grande île du monde.

Bernard Devaux

-Fordham D., Hall R., Georges A., 2004 / Aboriginal Harvest of Long-Necked Turtles in Arnhem Land, Australia / Turtle and Tortoise Newsletter, 7-Feb 2004, Chelonian Research Foundation.
fordham@acrg.canberra.edu.au
wildlife@bawinanga.com